



Fresque de l'église Sainte-Séverine de Gumiery (détail) Photo Pierre Millat
Bulletin de l'association n°13 - Mars 2024 - Directeur de la publication Gérard Ancelin

SOMMAIRE

La prison de Nogent-sur-Seine

Témoignage sur ses derniers occupants
Françoise Marck

2

La famille Boeswillwald

En souvenir de Françoise Hucher-Lenfant
Jacques Piette

4

ENCO, usine de moteurs électriques

Témoignage de Monsieur Leroy
Christel Werny

7

Gumiery

Un patrimoine religieux diversifié
Pierre Millat

10

La sucrerie de Nogent-sur-Seine

Une belle aventure industrielle
Francis Coudray

12

La vie de l'association

14



Tel un catalogue grandeur nature.

Quand on prétend qu'à Nogent-sur-Seine nous avons de la chance car nous possédons tout, c'est un peu exagéré et ne pas faire preuve de modestie diront certains. Quoique, si nous passons en revue les éléments de nos patrimoines « si riches et si divers », l'assertion n'apparaît pas si usurpée que cela. Ainsi, à côté de nos emblématiques icônes : l'église Saint-Laurent dans ses habits neufs, le musée Camille Claudel, les grands moulins, le pavillon Henri IV, il y en a une autre, discrète car bien intégrée dans son environnement naturel, mais bien présente, que nous partageons avec d'autres communes aubois ou marnaises. C'est celle constituée d'ouvrages d'art que nos aïeux, déjà soucieux de l'aménagement de leur territoire, nous ont légués afin de rendre la Seine navigable jusqu'à Troyes. En empruntant l'ancien chemin de halage, vélovoie en devenir, nous découvrons les témoins de leur ingéniosité.

Partons donc du barrage à clapets de Beaulieu-Fréparoy, à pied ou à vélo, en nous dirigeant vers l'amont et recherchons tout d'abord les vestiges du pont tournant permettant autrefois la liaison fluviale entre le canal et la ballastière. Ensuite, jusqu'au bassin de la préfecture, vont se succéder écluses à bajoyers verticaux ou obliques comme à Bernières, pont levant à Pont-sur-Seine, pont canal en pierre à Crancey, écluses à guillotine dites aussi Eiffel à Saint-Just-Sauvage, barrage de Conflans-sur-Seine, ou encore pont canal métallique « petit Briare » miniature à Barberey-Saint-Sulpice ...

Il nous a semblé que CSVN, une fois encore, dans son rôle de veilleur et de sentinelle, se devait, à l'heure où le patrimoine industriel prend toute sa place, de mettre en lumière ce patrimoine si particulier. À quand la pose de panneaux explicatifs répondant à la curiosité bien légitime des utilisateurs, toujours plus nombreux, de ces nouveaux chemins de randonnée ?

Pour le bureau, le Président
Gérard ANCELIN

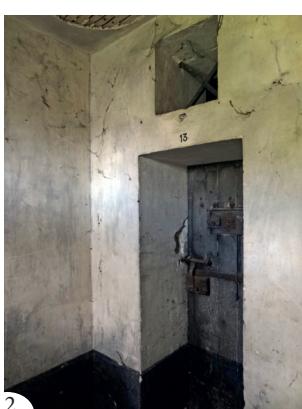
Témoignage de
Melle Condaminet
recueilli par F. Marck
Le 30 novembre 2023

La prison de Nogent-sur-Seine

Témoignage sur ses derniers occupants

Marie-Thérèse Condaminet

**a contacté Gérard Ancelin
pour lui dire combien elle
avait été touchée par
l'article sur la prison,
paru dans le n° 12.
Elle y a vécu enfant
quand sa maman était
concierge au tribunal.
Elle a accepté de nous
parler des derniers
occupants qui ne furent
pas tous des prisonniers,
mais aussi des réfugiés.**



1, 2, 9 et 10 :

Intérieur de la prison.

L'état actuel des lieux est médiocre, mais en 1944, ils ne devaient pas être plus accueillants..

Cliché F. Marck

3 : La ville vue du Tribunal.

1945 - G. Keller Halle

© Coll. Particulière

4 et 5 : Les ponts en août 1944.

© Coll. Particulière

Ma mère, Louise Condaminet, a pris le poste de concierge du Tribunal en 1930. Elle était donc employée du Ministère de la Justice, mais aussi de la Municipalité, dont elle recevait un traitement pour faire le ménage des bureaux du greffe et de la salle d'audience. Mon père (Alexandre) était charron. Il me semble que le précédent concierge, Monsieur Jolly, avait déjà quitté ses fonctions de gardien de prison, sans successeur, en 1929. C'est sans doute à cette date que la prison a été désaffectée.

1936 - LES RÉFUGIÉS ESPAGNOLS

Je suis née en 1930 et ne me souviens pas de l'arrivée des réfugiés Républicains espagnols en 1936. Ils y ont été hébergés un peu avant l'hiver. Ils étaient logés sur la paille dans les anciennes cellules. Il n'y avait aucun confort, d'autant que le bâtiment vide n'était plus entretenu. Je ne sais pas combien ils étaient, ni combien de temps ils y sont restés, car je n'avais que 6 ans. Et puis, en ce temps-là, on ne disait rien aux enfants de la vie des grandes personnes.

À l'arrivée des réfugiés, il y avait un couple avec un bébé qui pleurait beaucoup. La jeune mère avait fait comprendre à mon père qu'elle n'avait plus de lait. Papa a été lui chercher le biberon de mon frère Jean que ma mère était en train de préparer. Par la suite, cette famille s'est installée à Nogent et mon frère est devenu le camarade d'école de ce garçon. Comme Papa avait souvent raconté l'histoire à Jean, celui-ci avait baptisé son copain « mon frère-biberon ».

1944 - LES PRISONNIERS ALLEMANDS

Après leur départ, et jusqu'en 1944, les lieux sont restés inoccupés, sauf qu'il me semble que les autorités allemandes y avaient installé, un temps, un bureau de la SNCF.

À la Libération, en août 1944, ces bâtiments reprennent brièvement leur fonction de prison. Les femmes tondues y sont incarcérées deux jours, suivies par les soldats allemands pendant plus d'une année, puisqu'ils étaient toujours là l'été suivant. Je pense qu'ils sont restés près de deux ans. Je ne sais plus combien ils étaient, une dizaine sans doute.

Ils vivaient dans des conditions terribles. Papa leur apportait le courrier et ils étaient nourris, sans doute par la Municipalité. On leur por-

tait les repas dans une cantine, car il n'y avait plus rien sur place pour cuisiner. Pour dormir, la paille, pas de chauffage, un seul WC. Pas de confort, pas d'hygiène.

Ces hommes s'ennuyaient beaucoup. L'un deux, un artiste qui signait G. Keller Halle (sous réserve d'avoir bien su déchiffrer la signature) a demandé à mon père s'il pouvait lui procurer du fusain et des crayons de couleur. À l'époque, ce n'était pas facile, on ne trouvait pas tout ce qu'on voulait. Papa a réussi à lui en acheter. Et c'est comme ça que ce prisonnier a réalisé la grande fresque au fusain dont vous avez parlé dans votre bulletin.

Il a aussi offert à mes parents deux dessins au crayon de couleur. L'un représente la Place des Petits-Prés (photo 3), vue depuis l'escalier du Tribunal. On y voit, sur les piles du pont Saint-Edme démolî (photo 4), la passerelle piétonne provisoire. Les véhicules empruntaient alors le pont américain, en aval (photo 5).



3



4



5

Sur l'autre dessin, il a représenté la petite cour de la prison. Les volets fermés, à gauche, sont ceux de ma chambre, celle de mon frère Jean était en face. Dans l'appentis, en bas à gauche, on gardait le bois de chauffage (photos 7 et 8).



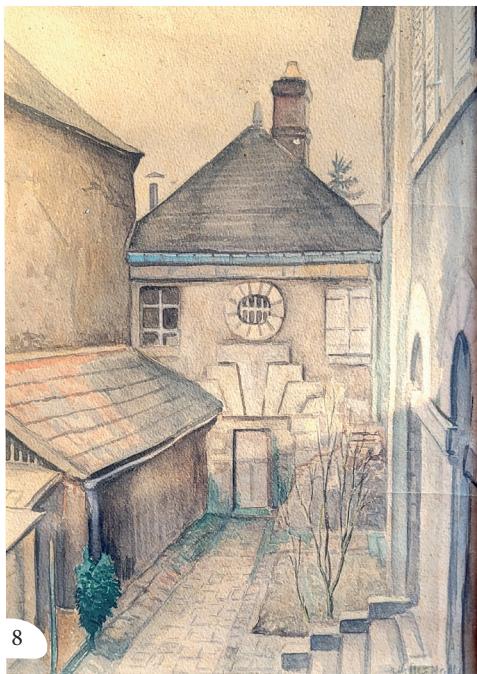
6



7



9



8



10

Je me souviens aussi d'un jeune étudiant qui craignait de ne plus avoir le temps de se perfectionner en langue française. Pendant mes vacances scolaires de 1945, mon père lui a passé mes livres d'école et mes cahiers.

Il est d'ailleurs revenu pour rendre visite à mes parents et montrer à sa femme l'endroit où il avait été détenu. C'était à la fin des années 1960 et malheureusement, j'étais absente, partie en vacances. J'aurai bien aimé le revoir.

1962 - LES RÉFUGIÉS HARKIS

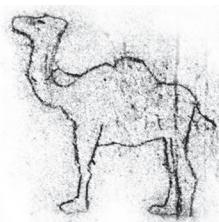
Les derniers à y avoir séjourné sont des réfugiés Harkis, évacués d'Algérie après les accords d'Évian, en 1962. Il y avait trois couples avec des enfants. Ils sont arrivés à l'automne. Une des familles était kabyle. Maman leur apportait le courrier et les enfants l'appelaient grand-mère.

L'hiver qui a suivi leur arrivée a été particulièrement terrible. Les canalisations avaient gelé et ils n'avaient pas d'eau. Ils venaient en chercher chez nous. Il n'y avait aucun chauffage et Papa leur a trouvé un poêle à bois. Pour les gosses, Maman et moi, on a pris de la laine et on a tricoté. Après ce terrible moment, tous ont su trouver leur place en France.

La famille Raoui s'est installée définitivement à Nogent. Le père a travaillé dans l'entreprise ENCO jusqu'à la retraite. Je lui écrivais souvent ses courriers. Mais un jour, il m'a demandé de faire une lettre en arabe, et là ... (rires).

Dans une autre famille, le changement de climat et l'hiver ont rendu la femme très malade. Elle est partie se soigner au plateau d'Assy, près de Chamonix. Son mari y a acheté une maison et la famille s'y est installée.

En ce qui concerne la troisième famille la femme, très jeune et devenue seule, est restée à Nogent où elle est devenue lingère à l'hôpital.



Le dessin de dromadaire qui figure sur un mur est peut-être un souvenir d'Algérie.

Après le départ des Harkis, les lieux ont été définitivement désertés et depuis, ne sont plus entretenus. C'est dommage, un si beau bâtiment de pierre !

Mes parents ont déménagé Quai Carbonnel à la fin des années 1960. □ M.-T.C.

Bandeau : *Grand décor au fusain.*

6 : l'ancienne salle des gardiens.

La photo montre l'étendue du décor.

Cliché F. Marck

7 : la petite cour.

Cliché F. Marck

8 : La petite cour.

1945 - G. Keller Halle

© Coll. Particulière

La famille Boeswillwald

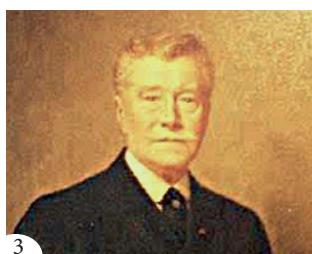
En souvenir de Françoise Hucher-Lenfant

Jacques Piette
Conservateur honoraire
du Patrimoine

Pour beaucoup de Nogentais, le nom de Boeswillwald évoque la Bibliothèque municipale et le beau parc qui l'encadre ainsi qu'une œuvre picturale admirée dans l'ancien Musée Dubois-Boucher. Jacques Piette qui en fut le conservateur nous parle de cette famille aux multiples talents.



2



1 (bandeau) : Espace Boeswillwald

Un beau parc entoure la bibliothèque municipale de Nogent-sur-Seine

Cliché F. Marck

2 : Émile Boeswillwald.
(1815-1896)

Inspecteur général des monuments historiques de France
Lithogravure © Tous droits réservés

3 : Paul Boeswillwald.
(1844-1931)

Inspecteur général des monuments historiques de France
2,35 x 1,35 m, huile sur toile par Émile Artus Boeswillwald, don Lenfant-Hucher, © Musée Camille Claudel, Nogent-sur-Seine
photo studio Vogel Troyes.

Qu'évoque ce patronyme pour les nogentais? Pour beaucoup d'entre eux, c'est un espace situé rue Bachimont à Nogent-sur-Seine qui comporte une grosse maison bourgeoise, où la bibliothèque municipale est installée, et un joli parc à deux pas du centre-ville. Pour les plus anciens, c'est le nom du peintre qui a réalisé des tableaux qu'ils pouvaient voir dans l'ancien musée qui portait le nom des deux sculpteurs nogentais : Paul Dubois et Alfred Boucher. Ils se souviennent sûrement de trois toiles impressionnantes par leur taille : l'une représente le jardinier de la propriété campagnarde de la famille du peintre, la seconde, datée de 1908, nous fait partager une réunion de militaires au cantonnement pendant les manœuvres (fig.10, p.6), la dernière, intitulée "Le jour des pauvres" campe une famille bourgeoise endimanchée au seuil de leur maison faisant l'aumône à des pauvres en haillons. Il se dégage de ces œuvres une atmosphère qui vous invite à rentrer dans ce monde révolu.

Mais, savez-vous que ce nom de Boeswillwald brille aussi au panthéon des architectes, mais pas uniquement. Dans les lignes qui suivent je vais tenter de satisfaire votre curiosité.

UNE FAMILLE ORIGINAIRES D'ALSACE

Le premier à avoir foulé le sol nogentais est Émile. Il est né à Strasbourg, le 2 février 1815, dans une famille de onze enfants ; ses parents sont Jean-Frédéric Boeswillwald, boulanger de son état, et Marie Élisabeth Kobelt. Le garçon fait ses études au Gymnase protestant (lycée) de la ville, puis il entre comme apprenti chez un maître-maçon tailleur de pierres. Il est cependant vite attiré par des études supérieures et il suit des cours d'architecture d'abord à Munich en 1836, puis à Paris à partir de 1837 à l'Ecole des Beaux-Arts. Il entre dans l'atelier d'Henri Labrouste (1801-1875, prix de Rome en 1824).

Il aborde également la peinture et il expose aux Salons de 1839, 1841, 1842, 1844 et lors de l'Exposition Universelle de 1855.

ÉMILE ET PAUL AU PANTHÉON DES ARCHITECTES

Émile épouse Philippine Spitz (1817-1905) ; le couple a deux fils : Paul (1844-1931) et Jules (1848-1925).

La famille vit à Paris mais elle fait l'acquisition d'une résidence secondaire à Nogent-sur-Seine où elle vient fréquemment.

En 1843, il est attaché à la Commission des Monuments Historiques et devient inspecteur à Notre-Dame de Paris. Sa riche carrière se partage entre la conduite de la restauration de bâtiments historiques de première importance et la construction d'édifices. Ses compétences l'amènent ainsi à diriger les travaux de restauration sur les cathédrales de Chartres, Bayonne, Orléans, Laon, Toul (qui sera terminée par son fils Paul), l'abbatiale de l'abbaye de Mouzon, les basiliques Saint-Maurice d'Épinal, Notre-Dame d'Avioth, Saint-Urbain de Troyes (porche du bras droit du transept) et, succédant à Félix Duban et Jean-Baptiste Antoine Lassus, il termine la restauration de la Sainte-Chapelle de Paris en lui rendant son état initial.

Il conduit également la restauration des églises de Niederhaslach, Guebwiller, Neuwiller de Vignory, Thann et à Madrid celle d'un palais mauresque. Ses constructions sont également nombreuses et importantes: École rabbinique de Metz, chapelle du château de Biarritz, église Saint-Martin de Pau, église Saint-Waast de Soissons, chapelle impériale de Biarritz. Cette liste, non exhaustive, de ses travaux est impressionnante.

En sa qualité d'architecte diocésain, il est l'auxiliaire de Viollet-le-Duc et de Lassus à Notre-Dame de Paris.

En 1860, Emile Boeswillwald est appelé à succéder à Prosper Mérimée comme Inspecteur Général des Monuments Historiques de France.

Après la conquête de la Tunisie et de l'Algérie, on lui confie la tâche d'organiser le service des fouilles archéologiques de ces nouvelles colonies.

A 72 ans, toujours actif, il est nommé en 1887 membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts et, deux ans plus tard, on le sollicite pour expertiser la cathédrale de Strasbourg. Il rédige alors un remarquable rapport sur l'état du prestigieux monument.

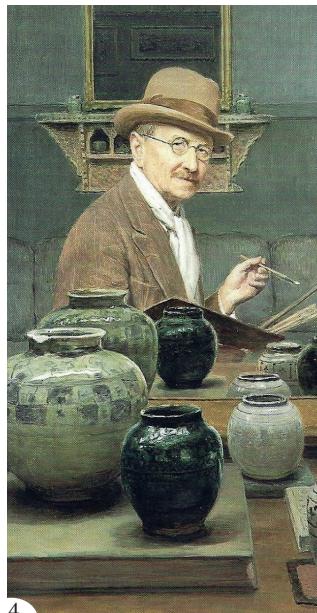
Il est fait Chevalier de la Légion d'honneur en 1853, officier en 1865 et commandeur en 1880. Il décède à son domicile parisien le 20 mars 1896.

Paul va emprunter la même carrière que son père ; il suit les cours paternels et en 1863 il entre à l'école des Beaux-Arts. Il y est élève d'Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879) et de Charles Laisné (1819-1891) jusqu'en 1868.

Il épouse Marguerite Louise Langlois (1849-1925) ; ils ont six enfants : Émile Artus (1873-1935), Louise Philippine (1875-1881), Louis Ernest (1877-1918), Jean-Paul (1881-1960),



1



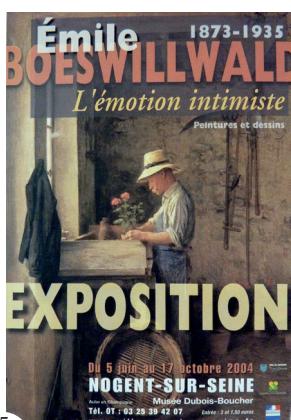
4 : **Emile Artus Boeswillwald**

Autoportrait, 1934, huile sur toile, 0,90

x 0,72 m, don Lenfant-Hucher.

© Musée Camille Claudel, Nogent-sur-Seine

Photo studio Vogel Troyes.



5 : **Affiche de l'exposition 2004**

Rétrospective de l'œuvre d'Émile Artus au

Musée Dubois-Boucher

de Nogent-sur-Seine

© Ville de Nogent-sur-Seine

6 : **Monsieur Gabut, jardinier**

Autre version du thème de l'affiche

Huile sur toile

© Collection particulière

Marguerite (1884-1920) et Marie Louise Alice (1886-1911). Marguerite Louise est la fille d'un notaire de Nogent-sur-Seine, M. Langlois, beau-frère du sculpteur Paul Dubois, qui s'est rendu propriétaire en 1855 de la bâtisse construite cinq années plus tôt par M. Cochereau. C'est cette maison qui sera transformée, à notre époque, en bibliothèque.

La famille fréquente de nombreux artistes officiels tels que les peintres Léon Bonnat, Ernest Meissonnier, Édouard Detaille et les sculpteurs Paul Dubois et le jeune Alfred Boucher.

Pendant la guerre de 1870, il participe au sein d'un bataillon de marche à la défense de Paris.

En 1872, en tant qu'architecte, il est nommé rapporteur au Comité des édifices diocésains et en 1885, il est attaché à la commission des monuments historiques.

Suivent des nominations au poste d'architecte diocésain pour plusieurs diocèses : Le Mans, Tours et Bourges.

Comme son père, il va être amené à conduire la restauration de très nombreux monuments historiques en France : la tour et le pont d'Orthez, les remparts de Guérande, l'église de Saint-Père-sous-Vézelay, l'église de Saint-Etienne et la flèche de la tour de l'Horloge à Auxerre, le château de Foix, l'église et le cloître de la collégiale Saint-Gengoul à Toul, l'ancienne cathédrale de Toul où il succède à son père, les églises de Rampillon et d'Appoigny, l'abbaye de la Trinité de Vendôme, il poursuit les travaux commencés par son père sur la cathédrale de Laon et la Sainte-Chapelle de Paris. Il intervient également sur l'Hôtel de Cluny. Il collabore avec Viollet-le-Duc à la restauration des remparts de Carcassonne et à partir de 1879 en la charge complète.

En 1888, il est désigné inspecteur général-adjoint des monuments historiques et succède à son père en 1895 comme inspecteur général. Il prend sa retraite le 1er février 1929 et décède deux années plus tard à Nogent-sur-Seine.

Il est fait Chevalier en 1886 puis Officier de la Légion d'honneur en 1903.

LE PEINTRE ÉMILE ARTUS

Son fils, Émile Artus se destine à une carrière militaire mais une mauvaise chute et une maladie chronique des bronches le détournent de cette voie.

Il n'abandonne cependant pas l'idée de faire une carrière militaire. Il quitte pendant une année

l'École des Beaux-Arts pour s'engager comme soldat de seconde classe dans le 4eme régiment d'infanterie. Puis, il participe assidument à ses périodes de réserve et suit très probablement les formations qui lui sont proposées. Il monte progressivement en grade dans le corps de réserve et il devient caporal en 1894, sergent en 1896, sous-lieutenant en 1898, lieutenant en 1904 et capitaine en 1920. Il est rayé des cadres à 58 ans en 1931. Au cours de la première guerre mondiale il est mobilisé et affecté à l'État Major du commandement de la place forte du Havre comme lieutenant de réserve. Il est apprécié pour son intelligence, ses compétences en anglais, son dévouement et pour son activité comme adjoint au commandement du secteur le plus important de la place.

Ses études à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris se poursuivent sous le parrainage de Léon Bonnat. Il est admis définitivement à l'Ecole en 1895.

Il expose régulièrement au Salon de la Société des Artistes Français de 1895 à 1934, au Salon de l'Ecole Française de 1905 à 1920 et au Salon d'Hiver. Il envisage même de se présenter au concours du Prix de Rome. La carrière de Émile Artus se déroule sans heurt à l'écart des mouvements modernes. Son style reste fidèle à la tradition académique mais ses scènes familiales et ses portraits réalisés au début du XXème siècle appartiennent au courant intimiste (Cornu K. et Piette J., 2004).



6



7 : Françoise Hucher-Lenfant

Peinte, enfant, par son oncle Émile Artus. L'original de cette toile est conservée au Musée de Pont-Audemer.

© Tous droits réservés

8 : Paul-André Hucher-Lenfant

Huile sur toile
de Émile Artus Boeswillwald

© Collection privée

9 : Louis Boeswillwald

Dans le Hodh saharien, le capitaine Boeswillwald et son gourou maure, 1914,
huile sur toile, 2,26 x 2,11 m,
don Émile Artus Boeswillwald.

© Musée Camille Claudel, Nogent-sur-Seine

Photo studio Vogel Troyes.

10 : Au cantonnement pendant les manœuvres (1908)

Huile sur toile 2,40 x 5,07 m
par Émile Artus Boeswillwald.

Sont représentés de gauche à droite:
le Dr Fischer, le capitaine Hucher, le
lieutenant Étienne Renouard, le capitaine

Jean Renouard, le lieutenant Louis
Boeswillwald, le capitaine Georges Re-
nouard, le lieutenant Robert Boeswillwald,
et, hors cadre, un enfant non identifié.

Don Émile Artus Boeswillwald.

© Musée Camille Claudel, Nogent-sur-Seine.

Photo studio Vogel Troyes.

En 1928, il obtient un poste de professeur de dessin à l'Ecole Polytechnique. Il réalise alors de nombreux croquis aquarellés des différentes tenues militaires.

Il est décoré à plusieurs reprises : en 1916 il est fait chevalier de l'Ordre de la Couronne de Belgique, il reçoit en 1917 la Military Cross et en 1918 il est fait chevalier de la Légion d'Honneur au titre du ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.

Il décède accidentellement, le 20 mars 1935, renversé par une voiture en sortant de son atelier parisien.

LA CARRIÈRE MILITAIRE DE LOUIS ET DE JEAN-PAUL

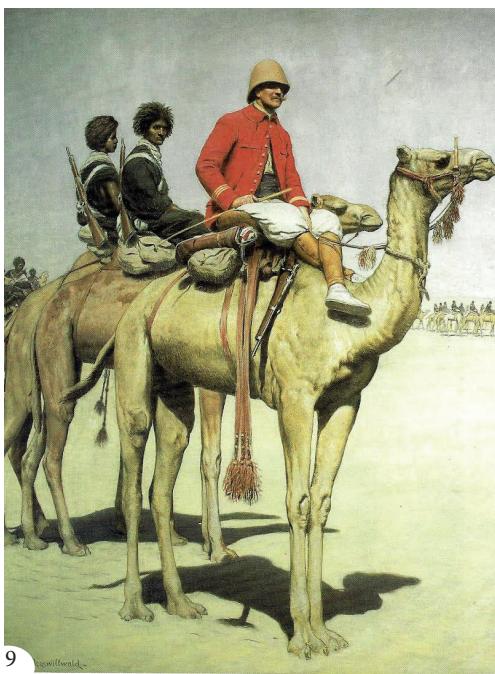
Les deux autres fils de Paul Boeswillwald font une carrière militaire.

Louis est officier méhariste en AOF, il est représenté par son frère sur le dos de sa monture en 1914 (fig.9) ; il est tué au cours de la grande guerre.

Jean-Paul, officier de cavalerie, termine sa carrière en tant que commandant au 29ème Dragon de Provins.

Marguerite épouse un Saint Cyrien, le colonel Hucher. Le couple a pour enfants Françoise et Paul-André, qui fait également une brillante carrière dans l'armée et la termine comme général, commandant la place de Besançon.

Ils font en 1982, après la vente de la maison nogentaise, une importante donation d'œuvres réalisées par leur oncle au profit du musée municipal Paul Dubois - Alfred Boucher.



Cette belle famille, profondément attachée aux valeurs françaises, engagée dans la sauvegarde de notre patrimoine comme à celle de notre patrie a légué aux Nogentais des témoignages importants de leur passage avec ce domaine qui accueille aujourd'hui la bibliothèque municipale et l'ensemble de toiles dues aux pinceaux d'Émile Artus.

Ne les oubliez pas. □ J.P.

Bibliographie :

Cornu Karine et Piette Jacques : 2004, catalogue de l'exposition Emile Boeswillwald 1873-1935 ; l'émotion intimiste, musée Paul Dubois - Alfred Boucher de Nogent-sur-Seine. Atelier Témoignages du monde du travail au XXe siècle



Témoignage recueilli par
Christel Werny
Agrégée d'histoire

L'usine ENCO de Nogent-sur-Seine

Monsieur Marc LEROY se souvient...



Dans le cadre de nos ateliers

Témoignages du monde du travail au XXe siècle,
Christel Werny a interrogé M. Leroy sur sa vie professionnelle chez ENCO, au sein de l'usine de Nogent-sur-Seine dédiée à la construction de moteurs électriques à courant continu.

Bandeau - panoramique :
à gauche, locaux des bureaux d'études et de méthodes, lancement, archives, direction générale, 1965, à droite, usine LM, 1959.
© Collection partagée

Notes

1 - Claude BÉRISÉ,

La Mémoire de Troyes,

Editions La Maison du Boulanger, Troyes, 1999.

2 - Mireille DÉLIVRÉ- LANDROT,
L'École Nationale des Métiers d'EDF de Gurcy-le-Châtel de 1940 à 1965 : un modèle original de formation professionnelle des ouvriers de l'électricité, Master 1 : 1940-1943, dir. Sabine EFOSSÉ, Université de Paris Ouest Nanterre- La Défense, 2016.

Au matin du 18 Juillet 2023, Monsieur et Madame Leroy nous ont accueillis, Gérard Ancelin et moi-même à leur domicile 25, Avenue Galliéni à Nogent-sur-Seine pour un entretien à l'ombre de leur véranda. Sur la table, des photos, des articles de presse et d'épais classeurs de fiches-techniques documentent l'histoire de l'entreprise THRIGE ELECTRIC, du nom de sa raison sociale avant sa fermeture.

Comment reconnaître ce site industriel très actif dans les années 1960 derrière la sobre façade rectiligne qui s'étire en bordure de l'Avenue du Général de Gaulle? Quitter sa voiture pour entrer au supermarché, c'est mettre ses pas dans ceux des techniciens, des ouvrières et ouvriers nogentais qui travaillèrent à la production de matériel électrique dans des locaux aujourd'hui reconvertis. Marc Leroy fut l'un d'eux. Entré en 1968 chez ENCO à l'époque, il est aujourd'hui retraité, au terme d'une carrière longue au sein de l'entreprise.

Né au domicile familial Avenue Pasteur en 1949, il fréquenta l'école Flaubert jusqu'en classe de Cinquième puis continua à Jean-Jaurès. C'est au collège qu'il se sentit attiré par la physique-chimie qu'enseignait Monsieur Claude Bérisé (1), également auteur d'une remarquable collection de cartes postales de Troyes. A l'âge de 16 ans, Marc opta pour la voie technique au Lycée des Lombards à Troyes où il obtint son Brevet de Technicien électronique. Puis divers jobs d'été le vinrent passer au Comptoir Général du Bâtiment (CGB), à l'ancienne râperie et aux abattoirs,

- « On avait besoin de magasiniers » se remémore le Nogentais.

C'est en novembre 1968 que le chef du personnel chez ENCO, Monsieur Albert Willocx, embaucha le jeune diplômé suite à un bref échange avec son père. Promu ouvrier professionnel de premier niveau (P1), il devint agent de plate-forme d'essais en remplacement de Christian Bertaut, parti au service militaire.

En quoi consistait son travail ?

- « À réaliser des essais électriques du matériel, de mise en fonctionnement des moteurs électriques sur l'une des deux plate-formes d'essais » nous explique l'ancien technicien, tâches qu'il effectua deux ans jusqu'à son départ pour Verdun comme appelé du contingent.

Très attaché à sa ville natale par la pratique du basket à l'Espérance, Marc Leroy fut de retour dans l'entreprise en 1971. On l'affecta au planning comme agent de lancement et d'ordonnancement, un poste qu'il occupa jusqu'en 1987.

- « Après réception du dossier au bureau d'études puis son passage au bureau des méthodes, il fallait planifier la construction des différentes pièces de moteurs électriques » se souvient-il. « C'était le rôle du service lancement. Rien n'était informatisé à l'époque, on faisait des bandelettes de lancement, c'était Georgette Lisé qui s'en occupait. Il y avait environ six femmes employées là. Elles géraient aussi le réapprovisionnement en pièces. On fabriquait du matériel didactique pour le Centre de Gurcy-le-Châtel » précise-t-il.

L'ancien château de Seine-et-Marne abrita en effet l'Ecole Nationale des Métiers d'EDF jusqu'en 2004. Issus de l'Institut des Métiers de la rue Dareau à Paris, les enseignants utilisaient des méthodes pédagogiques innovantes (2). Les cours de physique industrielle trouvaient leur application en séances de travaux pratiques sur différents types de moteurs. Dès leur sortie de l'Ecole, les techniciens s'embauchaient sur les sites de production et de distribution d'électricité alors en pleine expansion puisque ce secteur-clé de l'énergie connaissait une croissance de 7% par an.

Marc Leroy cite le chiffre d'environ trois cents salariés hommes et femmes en activité à l'usine de Nogent-sur-Seine dédiée à la construction de moteurs électriques à courant continu.

- « ENCO était rue de la Glacière à Paris puis rue Louis Braille dans le 12e pour l'administration. Son nom vient de la société Eve et Noizet Compagnie » précise-t-il.

Revenons sur l'historique : deux ingénieurs, Marcel Eve et Paul Noizet, l'avaient fondée en 1919 rue Erard, pour y fabriquer des moteurs électriques asynchrones à bagues et à courant continu, et un peu plus tard, des projecteurs blindés pour les casemates de la ligne Maginot. Par la suite, sous la raison sociale « Anciens Ets Eve & Noizet SA », l'entreprise se mit en quête d'un terrain disponible à l'extérieur de Paris, ce qui la conduisit à négocier un accord avec la Société « Le Matériel Electrique Schneider-Westinghouse » déjà installée à Nogent-sur-Seine. Cette dernière avait en effet acquis en 1962 les Etablissements Lucien Morvan qui avaient quitté le quartier parisien des Buttes-Chaumont afin d'investir, aux portes de notre ville, les nouveaux locaux d'une usine de 6 000 m2. Elle avait été bâtie un an avant sur un terrain au lieu-dit du Champ de tir, après l'obtention d'un permis de construire en 1959. « Un car d'ouvriers, conduit un temps par M. Philippon, ouvrier lui aussi,

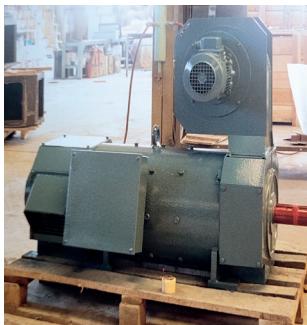
Ci-dessous :
Messieurs From, Zarza,
 (Direction générale)
 et **Ancelin**, (Maire)
 et **leurs épouses**, 1999.
 © Collection particulière



photo et un document (3) pour nous détailler les lieux, constitués d'une fonderie d'alliages légers, d'ateliers de presse, de mécanique, de bobinage et de montage, d'un stand d'imprégnation. En fin de process intervient la plate-forme d'essais, les services de contrôle et d'expédition. « Il y avait un atelier de tôlerie où un ouvrier harki travaillait de nuit au vernissage des tôles et au séchage en four » ajoute-t-il. « Raymonde Bourdon faisait partie des bobineuses, Maurice Pichon, lui, était au service emballage. Des caisses en bois servaient pour l'expédition ». Le site avait ses bureaux d'études et de méthodes ainsi que ceux de l'administration et du personnel dont des cadres venus des sites S.-W. de Champagne-sur-Seine, Puteaux et Lyon. Les ateliers se virent confier la construction des moteurs à courant continu sous licence Westinghouse pour l'industrie lourde, et celle du matériel didactique à l'usage des lycées techniques et des écoles d'ingénieurs. On y ajouta les groupes d'alimentation d'ordinateurs, les convertisseurs de fréquence et les matériaux spéciaux pour l'Armée. Citons les 13 moteurs Thrige du porte-avion Charles de Gaulle conçus pour contrecarrer l'effet du roulis des vagues. De ce fait, pour les Nogentais, ENCO c'était « l'usine des moteurs ! » Du plus petit mesurant 10cm et pesant 500g, jusqu'aux plus gros, d'une tonne.

L'arrivée d'un nouveau directeur, Monsieur Jean-Michel ZARZA marqua un tournant dont l'ancien motoriste se souvient :

- « J'ai pu évoluer à partir de 1988 comme agent technico-commercial, avec le service après-vente de pièces détachées, l'administration des ventes, les devis et le chiffrage des offres », raconte-t-il, « on assurait la maintenance des moteurs existants, ceux des pompes de graissage, des remontées mécaniques Pomagalski... Le côté technique,



Ci-dessus :
Moteur à courant continu,
 ouvert, avec système
 de ventilation.
 © Collection particulière

c'était le dimensionnement des machines vu que les moteurs électriques en courant continu évoluaient vers la miniaturisation, comme pour les machineries de théâtre ». Marc Leroy cite à ce propos l'Opéra Bastille et leurs moteurs Thrige de mouvement de scène et de rideau qui devaient être couplés à un réducteur Merger, livré à Persan, sauf que...le décor est tombé, c'était en 1990. Mémorable également, le moteur de l'ascenseur du pilier nord de la Tour Eiffel, un Spie-Trindel fabriqué à Belfast par Thrige-Scot, pesant plus d'une tonne et qui devait être livré à Nogent... sauf qu'il y eut un problème de délai : « j'ai pris les coups de téléphone pour temporiser », sourit l'ancien commercial. Son collègue ingénieur, Jean-Jacques Bernard, supervisa des livraisons en Amérique Latine et la mise en route d'armoires d'appareillages conçus pour des groupes convertisseurs et stabilisateurs. ENCO, devenue Thrige Electric SA, filiale du groupe danois Thrige-Titan, participa entre autres à l'automatisation de l'aéroport de Bagdad.

La mondialisation était en marche avec son cortège d'innovations technologiques :

- « L'électronique, nous explique Marc Leroy, sert à varier le rapport tension (u) / fréquence (f) dans un moteur bobiné où il est constant. Avec l'invention des onduleurs, on varie la vitesse des tensions pour les courants alternatifs. »

L'industrie des biens d'équipement évolue alors dans un contexte concurrentiel: « Les [dirigeants] danois ont voulu développer un nouveau moteur carré et feuilleté en lien avec les Américains, et le produire à Nogent, mais le projet a été abandonné » se souvient l'ancien directeur commercial adjoint nommé en 1993.

Il nous montre un courrier à en-tête Thrige Electric: la Société a « procédé le 1er Décembre 1998 au rachat d'une filiale du Groupe ABB situé à Persan, développant une activité de production de moteurs à courant continu ». La réorganisation des Sociétés du Groupe Thrige-Electric eut pour effet de transférer son contrat de travail vers Persan (95) à compter du 1er avril 1999, quelques familles étant dirigées vers Saint-Herblin (44). Il s'ensuivit une dizaine d'années compliquées pour ce père de famille, dont les deux fils encore enfants étaient restés avec leur mère à Nogent. Logé en studio, il était au bureau le matin à 8 heures, marquait une coupure à la cantine et rentrait chez lui après 20 heures. Le départ à la retraite au 1er octobre 2012 fut bienvenu !

Quant au site Thrige Electric de Nogent-sur-Seine et à ses 73 salariés encore présents, il cessa son activité en 1998. Une dernière fois, d'anciens personnels ouvriers ainsi que Marc Leroy s'y réunirent en présence de MM. Zarza et From, anciens Directeur général et président danois de cette division du groupe Thrige Titan. La page finale d'une histoire industrielle de plus de 40 ans était tournée.

Nous remercions Monsieur Leroy de son témoignage et des documents communiqués. □ **C.W.**

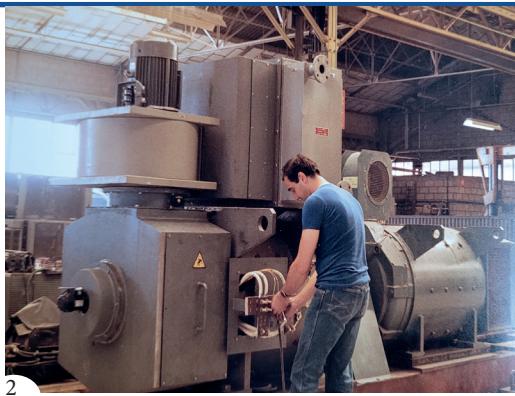
Note

3 - ENCO, La lettre confidentielle,
 70 ans d'activité, Octobre 1989, n°3.

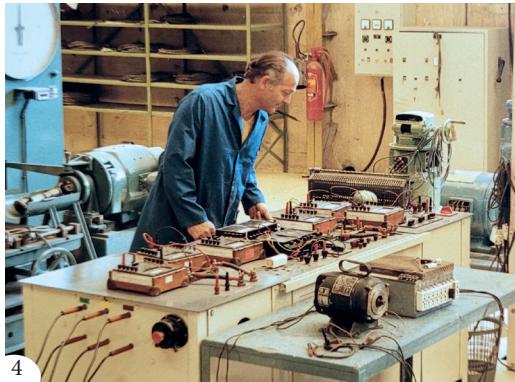
1. Bobinage, préparation des sections avant l'insert dans les encoches de tôlerie. Années 1970,
© Collection particulière



2. Plate-forme d'essai,
J.-M. Rollet, opérations de mise en charge d'un moteur fermé, échangeur air/eau. Années 1970.
© Collection particulière



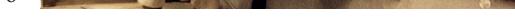
3. Bobinage,
S. Badier, M. Hervé, opérateurs.
© Collection particulière



4. Banc d'essai de petits moteurs,
J. Millard opérateur.
© Collection particulière



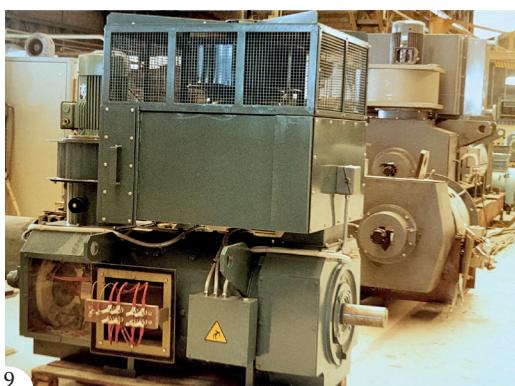
5. Montage de moteurs fermés,
refroidissement par convection naturelle à ailettes.
M. Noël, M. Lenoir, opérateurs.
© Collection particulière



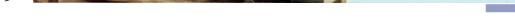
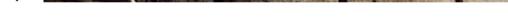
6. Usinage d'une carcasse,
fraisage des pattes de fixation du moteur, F. Longuet opérateur.
Années 1980. © Collection particulière



7. Chaudronnerie,
mécano-soudure d'un flasque de moteur.
© Collection particulière



9. Série de moteurs fermés SH
avec échangeurs air/air.
© Collection particulière



Gumery

Un patrimoine religieux diversifié

Pierre Millat

Correspondant de L'Est-Éclair, Pierre Millat est grand expert des traditions régionales et spécialiste de la toponymie de notre région. Il nous fait découvrir ici un patrimoine religieux remarquable et méconnu.

Au nord-ouest du département, et proche de la Seine-et-Marne, le village de Gumery est situé, selon le dictionnaire géographique de Joanne, « en Champagne pouilleuse, sur le ru de Fontenay ». La localité nogentaise s'est installée au flanc d'un plateau crayeux et proche du ru. Le village de Gumery compte un hammeau, celui de Cercy.

Les données archéologiques, recueillies par Denajar, indiquent que la voie romaine Troyes-Paris « appelée ancien chemin de Troyes, ou chemin de Bray » a aussi servi de délimitation entre les communes de Gumery, Courceroy et La Motte-Tilly (Denajar, *Carte archéologique de l'Aube*, p. 350, 2005). Installé très tôt à proximité de la voie romaine, on peut penser que Gumery est un vieux village médiéval du XIe siècle.



Ci-dessus :
Église Sainte-Séverine

© Cliché Pierre Millat

L'étymologie du toponyme est incertaine. Selon Brun, le nom est redatable d'un patronyme francique du genre Widmar (Brun, *Toponymie de l'Aube*, p. 394). Même analyse de Taverdet qui rapproche l'étymon de Gomméville (21) et de Gommerans (71). Longnon penche en faveur du nom d'homme gallo-romain

Witmeriacus, issu de Wodomarus (*Longnon, Les noms de lieux de la France*, n° 274, t. I, p. 284).

UN SANCTUAIRE DU XIIe SIÈCLE

L'église de la paroisse est située à l'extrémité du village, route de Cercy, sur le faîte d'un promontoire dominant la localité. Au premier abord, le sanctuaire surprend par sa masse imposante. D'Arbois de Jubainville fait remonter la construction de l'église au XIIe siècle (*Répertoire archéologique de l'Aube*, p. 87, 1861).

Le même auteur fait observer que l'église n'a « ni collatéraux, ni croisée » (Ibid), ce qui fait qu'on passe, sans transition aménagée, de la nef principale au chœur. Le chœur du sanctuaire s'achève par un mur droit et voûté.

L'édifice présente une longueur de 29 m, ainsi qu'une largeur de 9,20 m et une hauteur de 7 m. Le clocher, aménagé au sud du chœur, est sur-

monté d'un coq placé à une trentaine de mètres du sol en 1984, lors de la restauration de l'église. Sur le coq précédent, qui a traversé trois siècles, on pouvait lire les années suivantes : 1689, 1773, 1861 et 1886 (Site Internet, *Campagnol.fr*).

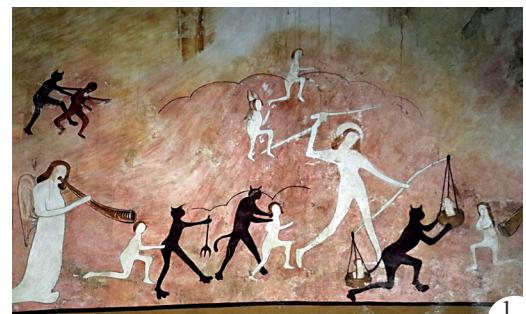
FRESQUES MURALES ET DÉCORATION

L'église de Gumery est à la dévotion de sainte Sévère et non saint Sévère comme l'indique un ouvrage consacré aux églises de l'Aube, publié en 1929.

Le culte de Sévère semble entouré d'une certaine discrétion en Champagne. Par contre, il est plus répandu dans le centre de la France à Sainte-Sévère, en Charente, près de Cognac. Une autre occurrence est signalée dans l'Indre. Dans cette dernière localité Sévère est désignée « comme une bienheureuse, abbesse des temps mérovingiens, morte à Trèves, dont le culte prit de fortes racines au XIe siècle » (Joanne, *ibid*, p. 4362).

La collection importante des saints personnages recensés par l'abbé Paul Guérin, indique bien une sainte Sévère, vierge et martyre, fêtée le 29 janvier, mais les notices du tome 1 s'arrêtent au 25 du même mois.

Dans le chœur, le retable du maître-autel est un beau travail d'ébénisterie du XVIIIe encadrant un tableau de belle facture, représentant le martyre (?) de sainte Sévère. Dans la partie gauche du chœur, on peut également voir un tableau plus simpliste, daté de 1771, représentant, la sainte en compagnie de ses frères, Maxime et Calende.



Dans cette même partie du sanctuaire, on observera les vestiges de fresques peintes sur les deux côtés représentant, notamment sur le mur de gauche, deux personnages en pied, incomplets, et difficilement identifiables. De plus, de part et d'autre du portail d'entrée, de



2



3

style roman, deux fresques anonymes, peintes à l'intérieur, représentent l'enfer, et le paradis. Le peintre a représenté le Jugement dernier avec justesse montrant la béatitude des appelés au Paradis, ainsi que la terreur qui accable les damnés de l'enfer.

UN PÉRIMÈTRE SACRALISÉ

Le finage communal de Gumery présente plusieurs références religieuses bien attestées et notamment dans les croix de chemins.

En premier lieu, la Croix de Sainte-Sévère située dans la section B, dite des Sentiers. Cet emblème religieux s'inscrit dans la tradition habituelle de consacrer une croix ou un calvaire en hommage au titulaire de la paroisse. Elle se trouvait à peu de distance de l'église, à l'intersection du chemin de Cercy et de Corberon.

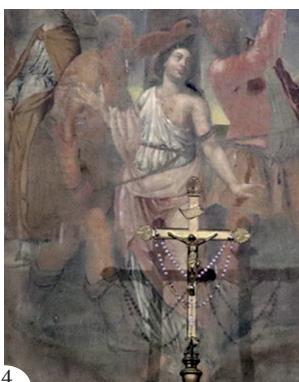
À noter aussi le chemin de la Procession se greffant sur le précédent.

L'abbé Durand, dans sa recension des croix auboises, a observé une croix de sainte-Sévère « en venant de Cercy par la D 120 avant d'arriver à Gumery, une croix de fer terminée par des pointes en forme de cœur, avec la dédicace sui-

vante : « sainte Sévère, patronne de Gumery, priez pour nous. Fait par moi Frolot, 1838 » (*Durand, Guide des croix de chemin, s.p. Gumery*).

À noter aussi la Croix des Hauts Buissons (*ibid*), sur le chemin de Traînel, et celle dite de la Voie creuse, à l'intersection des voies de Nogent à Sens et de Fontenay. La voie creuse, comme son nom l'indique suffisamment, est le plus souvent un chemin encaissé entre deux talus.

On citera encore la croix de sainte Hélène, mentionnée sur la D 51 « en direction de Traînel », de même qu'une autre, à Cercy, derrière un abri de car. Il s'agit de la croix de sainte Geneviève, un ouvrage non daté, « fait par M. Larivé, maréchal ». □ **P.M.**



4



5

1, 2, 3, et 6 - Fresques de l'église. XVIIe siècle

Détails. Visions édifiantes du Jugement dernier, enfer et paradis.

© Cliché Pierre Millat

4 et 5 - Retable du maître-autel

Au centre, la toile représente le martyr de sainte Sévère.

© Cliché Pierre Millat



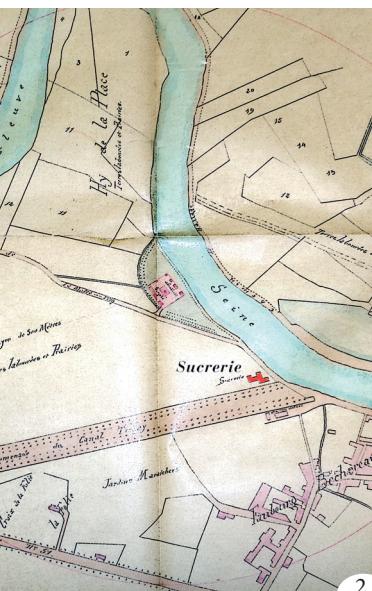
6

L'église Sainte-Sévère est ordinairement fermée au public, sauf lors des Journées du Patrimoine et dans le cadre de l'opération départementale ponctuelle : « Un jour, une église ».

La sucrerie râperie de Nogent-sur-Seine

Francis Coudray

**Nul n'ignore le sucre !
Chacun connaît sa saveur, ses bienfaits, ses inconvénients.
Il est utilisé sous de multiples aspects dans le monde depuis la nuit des temps et cela déjà bien avant l'ère chrétienne.
Francis Coudray nous parle d'un temps où son industrie était bien moins centralisée qu'aujourd'hui.**



1 - La sucrerie

Sur la digue Peyronnet. On distingue difficilement dans le bosquet la maison du directeur.

Carte postale ancienne © Coll. part.

2 - Plan cadastral ancien

À l'entrée du canal Terray, à droite, le site de la sucrerie.

©Arch. départ. de l'Aube

LE SUCRE

En France, celui utilisé par nos ancêtres du Moyen-Age au XVIII^e provenait essentiellement des Antilles Françaises.

Colbert, constatant le retard de la France (pourtant 1er état producteur de canne à sucre) par rapport à l'Angleterre et la Hollande quant à la production de sucre raffiné, décida la création de plusieurs raffineries sur le sol national. En 1747, Andreas Sigismund Marggraf, à Berlin, a prouvé une égalité de « matières » entre les sucres de canne et de betterave, sans pour autant amener les populations à l'utilisation de ce dernier (il fut le premier à obtenir le sucre de betterave à l'état solide). Il fallut attendre le blocus maritime et continental subi par la France sous le premier Empire pour voir se développer la culture de la betterave sucrière. Deux hommes, Chaptal et Delessert, furent les artisans qui firent de Napoléon le vainqueur de la « bataille du sucre ».

En 1814, à la chute de l'Empire, on dénombrait plus de 200 distilleries en activité qui produisaient 2000 à 3000 tonnes de sucre au prix de 2,50 F le kg – prix pouvant rivaliser avec celui du kilogramme de sucre issu de la canne. De nos jours, le sucre que nous consommons est décliné sous maints aspects et conditionnements : sucres blanc, roux, complet, en morceaux, en poudre, cristallisé ou encore sucres semoule et glace, casonade,...

Les principaux sous-produits de la fabrication du sucre sont la mélasse et la pulpe de betterave. L'odeur nauséabonde des pulpes stockées flottait dans l'air et indiquait aux Nogentais que la saison de la fabrication du sucre était commencée mais aussi d'où venait le vent. Mélasse et pulpe étaient destinées à la nourriture du bétail. Chaque vache laitière pouvait consommer jusqu'à 30 kg de pulpe par jour.

Rappelons quelques données plus scientifiques à l'aide de chiffres. Si nos aïeux consommaient moyennement 5 kilogrammes de sucre annuellement, aujourd'hui la consommation atteint 30 kg, voire plus. Les recommandations médicales préconisent quant à elles 50 g par jour (18 kg par an) pour un individu. Enfin précisons que la racine de la betterave contient 18 à 20% de saccharose, 77% d'eau et 3 à 5% d'autres composants : potassium, sodium, acides minéraux et organiques...

ANTÉRIORITÉ DU SITE DE L'USINE NOGENTAISE (XIX^E SIÈCLE)

C'est sur le site d'environ 8 hectares, dénommé « pièce de la Corderie » ou « Corderie à Billot », voire « Corderie Bertin » que fut édifiée la sucrerie. Il appartenait à la famille Bertin-Delaunay. Sur ce site s'élevaient d'anciens bâtiments de ferme que Delaunay vendit en 1830 à son gendre Bertin et dont une partie servit pendant une cinquantaine d'années de corderie à Edme Pierre Grillat et à son fils lui aussi marchand cordier.

Charles Siméon Bertin avait épousé, en 1818 à Nogent, Marie-Jeanne Laure Delaunay fille de Edme

Louis (1770-1827), chevalier de la Légion d'honneur, maire de Nogent de 1807 à 1815 et de Marie Angélique Lamy.

Le 11 juin 1866 Mr Bertin vendit le domaine à la « A. Chatard, Pécarrère et Cie » pour la somme de 40 000 F. Cette société fut créée pour la fabrication de sucre indigène (1), selon acte sous seing privé du 1er mai 1866 à Paris.

ORIGINE DE LA SUCRERIE DE NOGENT-SUR-SEINE

Alfred Chatard (1838-1904) ingénieur et Joseph Emile Pécarrère, déjà directeur de la sucrerie de Mity (Seine-et-Marne), négociant à Nogent-sur-Seine, exploitèrent une fabrique de sucre, quai du Port au Charbon. Elle était proche de la promenade du Canal Terray (2) majestueuse avec ses alignements d'arbres séculaires.

Chatard et Pécarrère, gérants, firent édifier, aménager par les entreprises Tartary, Barsanty, sous la direction de l'architecte Letac, les bâtiments de la sucrerie dont la description va suivre. En difficulté, ils vendirent leur bien en 1873 (acte Amy, notaire à Paris) à Jules Linard qui décéda en 1882 en pleine déconfiture. Sa succession resta vacante, les héritiers y ayant renoncé. Les prédecesseurs (Chatard et Pécarrère) l'acquirent (à nouveau) en 1883, par adjudication, au nom de « Société des fabriques de sucre » !

Chatard et Pécarrère acquirent, par la suite, une parcelle attenante à leur site, à la ville représentée par son maire Félix Etienne (3). Par ailleurs, en 1867, ils devinrent propriétaires d'un bâtiment pouvant servir de magasin, rue des Fortifications, appartenant au couple Guitton-Chevanne (4).

FONCTIONNEMENT DE LA SUCRERIE.

Préalablement à l'installation de l'usine, Joseph Emile Pécarrère s'était assuré de disposer de la production de 400 ha en betteraves pendant douze années afin de rentabiliser son investissement. La période de fabrication durait 100 jours, de fin septembre à Noël, voire début janvier. La masse des salaires était, en 1869, de 1000 F pendant les mois de fabrication. Le reste de l'année (environ 9 mois) était employé à la maintenance et l'entretien des installations. En 1946, un ouvrier (souvent belge) percevait (pendant les mois de fabrication) 26,45 F de l'heure pour un horaire journalier variant de 8 à 12 heures.

Le procédé de fabrication, de la betterave brute jusqu'à l'obtention finale du sucre, reposait sur deux phases.

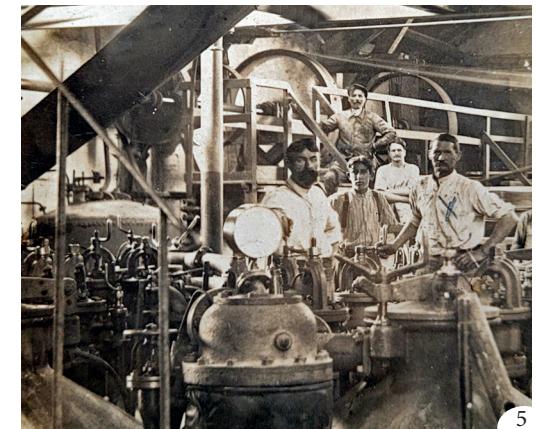
- La première, qualifiée de râperie, incluait, après l'arrachage et l'acheminement des betteraves vers l'usine, le lavage, le découpage ou râpage avec la formation de cossettes. Le passage de celles-ci dans des cylindres traversés par un flux d'eau tiède (la diffusion), permettait l'extraction du sucre brut sous forme d'un jus sirupeux qu'il fallait filtrer. Les cossettes devenaient la pulpe.



3



4



5

3 - Vue d'ensemble de l'usine nogentaise.

A gauche, devenue friche industrielle avant le rachat par le CGB, à droite en fonctionnement.

Cartes postales anciennes. Coll. part.

4 - Transport fluvial de betteraves, chargement d'une barge, peut-être près de Bernières.

Carte postale ancienne. Coll. part.

5 - Salle des machines de la sucrerie nogentaise.

Photo ancienne. Coll. part.

- La seconde, la sucrerie proprement dite, consistait en l'évaporation de l'eau, en la cristallisation grâce à des chaudières, en l'essorage par des turbines pour finir par le séchage par air chaud et le refroidissement. Stockage, conditionnement, vente suivaient naturellement. Les opérations devaient se succéder rapidement afin de ne pas altérer les propriétés de la matière première.

A Nogent, comme sur beaucoup d'autres sites, la seconde phase fut supprimée. Le jus additionné de chaux partait à la sucrerie de Bray-sur-Seine distante de 22 km par un conduit en fonte souterrain et, en quelques endroits, aérien porté par des pylônes. Il était dû à l'ingénieur des arts et métiers Jules Linard (voir paragraphe précédent) propriétaire de la sucrerie en 1866.

Voilà pourquoi, nombre d'anciens Nogentais qui se souviennent de ce pipe-line parlent encore de la râperie de Nogent et non d'une sucrerie.

L'USINE AU XX^e SIÈCLE

Plusieurs directeurs se succédèrent. Citons en 1911 Chaussepied puis Mahieu, Fontaine, Coursimault qui devint en 1954 directeur de la CAMPA mais aussi Quantin, l'un des derniers à avoir dirigé les sites braytois et nogentais. Ils étaient logés sur place comme une partie du personnel. C'était le cas de la famille Deladérière dont nous avons pu rencontrer un membre et échanger avec lui.

En 1902, la sucrerie fonctionnait encore. Elle devint simple râperie peu de temps après. Pourquoi ? L'abandon du charroi avec des tombereaux tirés par des chevaux et remplacé par l'usage de camions (5) fit que les livraisons pouvaient être réalisées directement dans les sucreries. Nogent n'échappa pas à cette évolution. De plus, le conduit allant de Nogent à Bray vieillissant était sujet à de plus en plus de réparations.

(1) *sucré indigène* : sucre conçu à partir de betterave sur le sol métropolitain. Le sucre exotique était fabriqué à partir de canne dans l'empire colonial français.

(2) *le canal Terray* construit à la demande de l'abbé Terray, fermier général, pour alimenter les plans d'eau du château de la Motte Tilly dont il était propriétaire.

(3) *Félix Etienne*. Maire de Nogent-sur-Seine à trois reprises : 1861-66; 1870-76; 1882-84. La petite place jouxtant la place de la Halle (ancienne place de la Comédie) porte son nom. Il s'illustra lors du combat de 1870 (bull. n° 6).

(4) sous l'Ancien Régime, cette bâtie multiséculaire en pierre de grès était le grenier à sel : RdC, salle de 90 m² avec parquet en chêne, à l'étage, magasin.

(5) les plus anciens se souviennent encore des attelages traversant la ville puis des premiers camions au gazogène ou GMC américains récupérés et aménagés pour le transport des betteraves.

A la société créée en 1882 succéda en 1926 la « Société de fabrique de sucre » dont l'établissement principal était à Bray-sur-Seine duquel dépendaient le site de Nogent ainsi que trois autres et la ferme de l'Aulne route de Fontaine Mâcon.

ÉPILOGUE

En 1965, les portes de l'usine nogentaise fermèrent une ultime fois. Une des salles du site délaissé fut momentanément utilisée pour les entraînements des gymnastes de l'Espérance.

L'ensemble acheté par le CGB devint l'antenne nogentaise de cette entreprise troyenne.

Le groupe Soufflet, en développement constant se porta à son tour, acquéreur et, en collaboration avec la ville, organisa l'installation du CGB route de Troyes. Disparaissaient à tout jamais des bâtiments témoins d'une aventure industrielle nogentaise.

□ F.C.

En 1883, les biens sont ainsi énumérés et décrits :

- bâtiment principal sur terre-plein, couvert d'ardoises, s'y trouve la majeure partie du matériel de fabrication ;
- une aile à droite, une autre à gauche : donc deux bâtiments, sur deux étages, eux aussi, couverts d'ardoises ;
- dans le 1er, au RdC, à usage d'emploi (c'est-à-dire mise dans un contenant une chose en sorte qu'elle en occupe le volume), à l'étage un magasin pour le sucre, ;
- dans le 2ème, bureau et laboratoire au RdC, à l'étage un logement ;
- deux autres bâtiments, l'un de deux étages servant de magasin, l'autre d'un seul niveau abritant l'atelier du « noir », la chambre des chaudières produisant la vapeur ;
- bâtiment de deux étages avec, en bas, les appareils pour le traitement à la chaux, en haut, les filtres.

On peut ajouter une forge, des fours à gaz, deux hangars de stockage l'un pour la chaux, l'autre pour la craie, une écurie dimensionnée pour 10 chevaux avec, au-dessus, grenier et logement sans oublier un dernier bâtiment abritant au RdC un magasin, le logement du concierge et, à l'étage, des espaces pouvant accueillir le personnel. Un dernier édifice abritait la bascule.

L'ensemble était réparti sur 8 ha sur lesquels se trouvaient également une belle maison de maître avec grand jardin, une écurie, une remise.

Le matériel était composé d'une forte batterie pour les presses « Bergeron », d'un compresseur, de 4 chaudières à vapeur de 400 kg (force motrice à gaz et pompes à air), de bacs d'emploi, divers outillages et chariots mobiles.

La vie de l'Association



Ci-dessus et dans le corps du texte
4e salon des vieux papiers

Cliché Gerard Ancelin



Ci-dessus : **Le grand sphinx ensablé**

Cliché de Maxime Du Camp

© Tous droits réservés



Ci-dessus : **Vestiges de la chapelle Saint-Vinebault**

Détail : partie supérieure (voûte) de la baie ouest - XVIe siècle.

Cliché Gérard Ancelin



Principe d'un lustre dans le théâtre municipal

2e colonne du texte, de gauche à droite :
Vitrail de la chapelle de l'Hôtel-Dieu
Cliché F. Marck

Au But
© Tous droits réservés

Église Saint-Martin de Pont-sur-Seine
Cliché F. Marck

Samedi 26 novembre 2023.

LE SALON DES VIEUX PAPIERS

Avec sa quatrième édition, il s'est enraciné encore un peu plus dans la programmation des évènements culturels nogentais. Comme lors des trois précédentes éditions, il a rassemblé des vendeurs professionnels, certains venant de très loin, des vendeurs amateurs locaux, à la grande satisfaction des collectionneurs chevronnés à la recherche de la perle rare, pièce manquante introuvable ou du simple promeneur curieux de découvrir un monde qu'il ne connaissait pas.

Remerciements à Olivier Linard, à Jean-Marc Oranger ainsi qu'à toute l'équipe de bénévoles les entourant, déjà prête à vous accueillir le 24 novembre 2024.



Samedi 12 décembre 2023.

CONFÉRENCE FLAUBERT & L'ÉGYPTE

C'est à l'espace Heude Maccagno qu'ont été accueillis les quelques 80 personnes désireuses d'entendre Hazem El Shafei relater avec brio le rôle discret mais indéniable qu'avait joué Gustave Flaubert pour une meilleure connaissance et modernisation de l'Egypte. Pendant presque deux heures, le conférencier a su intéresser des auditeurs ravis, ayant découvert l'auteur de l'Education sentimentale sous un nouvel angle.

- 1) la légende de Saint-Vinebault et ses différentes représentations,
- 2) les sources historiques générales,
- 3) la chapelle Saint-Vinebault,
- 4) rappel du contexte et analyse – reportage photographique – plans, état actuel et bilan sanitaire,
- 5) les différents scénarios de mise en valeur de la façade.

Scénario 1 : « État XVIIe ». Mise en valeur des éléments cohérents du XVIIe avec recouvrement des vestiges des baies du XVIe.

Scénario 2 : « État intermédiaire » Idem ci-avant mais laissant apparaître les vestiges des baies XVIe sans restitution des pierres disparues

Scénario 3 : « État intermédiaire avec restitution des éléments du XVIe (notamment appuis et jambages des baies XVIe)

Si toutes les démarches administratives et autorisations diverses à obtenir dans le cadre d'un tel projet se déroulent sans anicroches, les travaux pourraient débuter à l'automne. Inauguration prévue, printemps 2025.

Un lustre dans le théâtre municipal.

Ce deuxième projet, mis momentanément en « stand -by », n'est pas abandonné.

CSVNP tiendra son engagement, et offrira à la ville un lustre qui redonnera à la coupole du théâtre tout son lustre ! L'entreprise française Mathieu Lustrerie, dont les mérites et le savoir-faire ont fait le tour du monde, a été sollicitée et proposera le modèle le plus adapté à notre si joli petit théâtre. Lors du vote du budget 2024, le conseil municipal nogentais a voté les crédits nécessaires à l'accompagnement de cette opération : mécanisme de suspension, raccordement électrique,...

Là aussi, RdV à l'automne 2024, printemps 2025.

Ne sont pas oubliés :

- ni le sauvetage des vitraux de la chapelle de l'Hôtel-Dieu,
- ni la fonte de Au but.

Ces deux dossiers sont suivis comme « le lait sur le feu » par les membres du bureau de CSVNP.



Par ailleurs CSVNP s'est engagée à côté de l'association amie CSPP (Connaissance, Sauvegarde du Patrimoine Pontois) afin qu'une solution soit enfin trouvée permettant la sauvegarde et la restauration des fresques de l'église Saint-Martin de Pont-sur-Seine.

A VENIR

Samedi 27 avril 2024

ASSEMBLÉE GENERALE CSVPN

Tous les adhérents de CSVPN (297) sont invités à participer aux travaux de l'AG 2024 qui se déroulera le 27 avril à 14 h 15.

À l'ordre du jour : rapport moral rapport d'activité; bilan financier; projet de budget; activités envisagées (conférence, visite,...); point sur les projets en cours; renouvellement du 1er tiers des membres du bureau: Gérard Ancelin, Francis Coudray, Jean-Claude Watelet, tous les trois candidats; questions diverses. Possibilité de donner pouvoir.

Du 07 au 23 Juin 2024

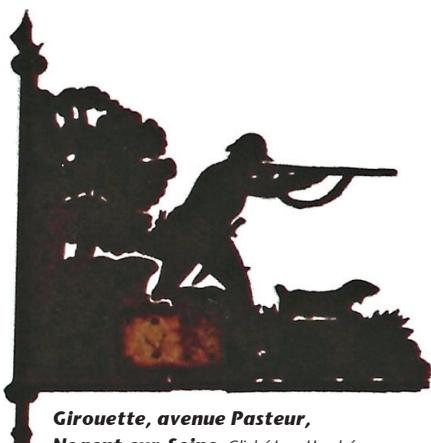
EXPOSITION CSVPN

GIROUETTES, COQS



Depuis plus de deux ans, Jean Houdré, membre du bureau de CSVPN a photographié les nombreuses girolettes installées sur les toits des demeures du Nogentais.

Petites, grandes, insolites, curieuses et même humoristiques, elles représentent souvent une activité : un métier, la chasse, la pêche, une tradition...



**Giroquette, avenue Pasteur,
Nogent-sur-Seine** Cliché Jean Houdré

Elles donnent des indications sur la personnalité, le violon d'Ingres du maître de la maison qui en a choisi le thème. Nous pourrons découvrir le fruit de ses pérégrinations et admirer le savoir-faire des artisans locaux mais aussi une partie de la collection de coqs anciens présentée par M. Renard, ancien artisan couvreur zingueur passionné par ces volatils, symboles de la Gaule puis de la République, souvent situés aux faîtes des clochers d'églises où ils ont remplacé la croix latine. Ils étaient toutefois souvent bénis par le prêtre à l'occasion de leur mise en place. Une exposition qui « grandira » le « petit » patrimoine.

Du 21 Sept. au 6 Octobre 2024

EXPOSITION OTNVS,

VITRAUX : LUMIÈRES ET COULEURS

Venez découvrir les vitraux de nos villes et villages, d'hier et d'aujourd'hui... Vous appréciez le travail des artisans maîtres verriers ou amateurs passionnés qui les ont créés.

Photographies, panneaux, objets, évocation d'un atelier de vitrailliste... seront présentés. CSVPN participera à cette 21ème exposition organisée tous les ans par la commission patrimoine de l'OTNVS.



Rosace de l'église de Villenauxe-la-Grande

Création David Tremlett - © Tous droits réservés

Samedi 27 avril

ASSEMBLÉE GENERALE CSVPN

Espace Heude Maccagno

Place d'Armes

14 h 15

DU 08 AU 23 Juin

EXPOSITION CSVPN

GIROUETTES, COQS

Pavillon Henri IV - Entrée libre

Samedi, Dimanche, Mercredi

de 14 h 30 à 18 h

Dimanche 11 Août

BROCANTE CSVNP

Place de l'Église

Nogent-sur-Seine

De 8 h 30 à 17 h 30

Samedi 7 Septembre

FORUM DES ASSOCIATIONS

Agora Michel Baroin - Nogent-sur-Seine

Renseig. Mairie

21 Septembre / 6 Octobre

EXPOSITION CSVPN

VITRAUX : LUMIERES ET COULEURS

Pavillon Henri IV - Entrée libre

Samedi, Dimanche, Mercredi

de 14 h 30 à 18 h

Dimanche 24 Novembre

5ème SALON DES VIEUX PAPIERS

Agora Michel Baroin - Nogent-sur-Seine

Entrée libre de 8 h 30 à 17 h 30

La vitrine du libraire

« Dans cette biographie, la première sur ce personnage, Marie-Laure Legay brosse le portrait d'un homme méprisé, avec en toile de fond les dernières années du règne de Louis XV, entre relâchement des mœurs et triomphe de la spéculation. »

Marie-Laure Legay, agrégée d'histoire et docteur de l'université de Lille, est professeur d'histoire moderne. On lui doit plusieurs ouvrages sur l'histoire politique et financière de l'Europe.

**FINANCE ET CALOMNIE
L'ABBÉ TERRAY MINISTRE DE LOUIS XV**

Broché, 300 pages - Prix : 25 €

Marie-Laure LEGAY

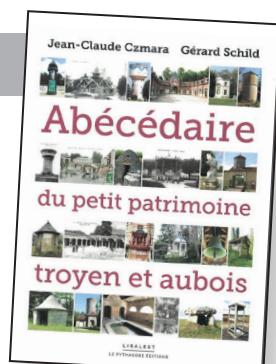
CNRS ÉDITIONS



« Abris, allours, baraque, beffroi, cabane, cadole, caverne, crèche, écraignes, folie, glacière, grotte, hutte, lavoir, orangerie, pigeonnier, rotonde, roulotte... quelques exemples parmi les nombreux autres sujets traités dans cet inventaire qui met en lumière de manière inédite et regroupée le « petit » patrimoine du département de l'Aube. Souvent minoré, parfois négligé, il a pourtant toute sa place... »

ABÉCÉDAIRE DU PETIT PATRIMOINE
TROYEN ET AUBOIS

Broché, 208 pages - Prix 35 €



Jean-Claude Czmara
et Gérard Schild

LIRALEST

LE PYTHAGORE ÉDITIONS

24 et 25 Août
80ème ANNIVERSAIRE
DE LA LIBÉRATION
DE NOGENT-SUR-SEINE



6^e
édition

BROCANTE C.S.V.P.N.

DIMANCHE 11 AOÛT 2024

de 8h30 à 17h30

Pour exposer, pensez dès à présent à réserver un emplacement.
Le prix est toujours de 4€ par mètre linéaire (minimum 2 mètres).

Pas d'alimentation, d'animaux, de vêtements ni de puériculture.

Adressez à Monsieur Pierre Mathy (3, rue Jean Casimir Perier -10400 NOGENT-SUR-SEINE) votre demande, accompagnée du règlement par chèque à l'ordre de C.S.V.P.N. ainsi que la copie d'une pièce d'identité (R°/V°), avant le 31 juillet.

Pour les professionnels, n° de SIRET ou K Bis de moins de 3 mois sont obligatoires.

Comme lors des cinq précédentes éditions,

le public pourra participer à une tombola (1er lot : une pièce en or !)

APPEL AUX DONS

Afin d'alimenter le stand de CSVN lors de ces deux manifestations, nous collectons vos dons : bibelots, vases, statuettes, petits meubles, tableaux, gravures, livres anciens et modernes,... qui sont mis en vente au profit des projets de création, sauvegarde et restauration d'éléments du patrimoine nogentais.

Renseignements : 06 11 25 11 00 – 06 33 62 20 83.

ENTRÉE LIBRE

Nogent-sur-Seine
24 novembre 2024

5^eSalon des Vieux papiers

De 8h30 à 17h30 Entrée libre
Salle Agora - 32, avenue Saint-Roch

Cartes postales et affiches
Chromos et buvards
Journaux et revues
Documents historiques et publicitaires
Gravures et estampes
Étiquettes de vins et de fromages
Titres et documents bancaires
Livres anciens
Partitions musicales
Photos anciennes etc...

*Particuliers
et professionnels*



*Connaissance,
Sauvegarde
& Valorisation
des Patrimoines
du Nogentais*

Association en loi de 1901
reconnue d'utilité publique

L'association remplit les conditions prévues aux articles 200 et 238 du Code général des Impôts pour que le versement des donateurs ouvre droit au bénéfice de la réduction d'impôts.

Pour nous contacter - Pour adhérer ou faire adhérer vos amis

Association CSVN - 66, avenue Pasteur
10400 NOGENT-SUR-SEINE

e-mail :
gerard.ancelin2@wanadoo.fr

Adhésion individuelle : 20 €
Adhésion couple : 30 €

À adresser à M. Pierre Mathy
3, rue Jean Casimir-Perier - 10400 Nogent-sur-Seine

Par chèque à l'ordre de :
Association C.S.V.P.N.

Joindre à votre cotisation :

- le(s) nom(s) et prénom(s) du ou des adhérents,
- l'adresse, et, si possible un téléphone et une adresse mail.

Bulletin de l'association n° 13 - Mars 2024 - Directeur de la publication : Gérard Ancelin

Mise en page : Françoise Marck - **Impression La Renaissance** 10150 Pont Sainte-Marie